

D^r LÉON CHABROL

MÉDECIN DE L'HÔPITAL CIVIL DE VICHY
MEMBRE DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES
AUTOUR DE GLOZEL

LES ANTIQUITÉS
DE LA
MONTAGNE BOURBONNAISE

(AVEC DESSINS — PLANS — CARTES — ITINÉRAIRES)

Extrait de la *Revue Anthropologique*, Nos 4-6, 1929

BIBLIOTHÈQUE
DU DOCTEUR
LUCIEN MAYET

LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY

62, RUE DES ÉCOLES, PARIS-V^e

1929

135815

CE QUE L'ON PEUT VOIR AUTOUR DE GLOZEL

Par M. le D^r LÉON CHABROL

Médecin de l'Hôpital Civil de Vichy
Membre de l'Institut international d'anthropologie.

CONFÉRENCE FAITE A LA SECTION DE PRÉHISTOIRE
DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE, LE 8 NOVEMBRE 1928.

On a parlé beaucoup de Glozel, mais peu de la région qui l'entoure. J'ai voulu combler une lacune : dire ce que l'on peut voir dans le Haut-Bourbonnais et montrer sa richesse en vestiges du passé.

On trouvera dans mon exposé des chapitres qui n'offrent aucun rapport avec la question de Glozel ; on en trouvera d'autres qui s'y rattachent par des liens solides. Sous l'angle de la polémique mon étude n'apparaîtra peut-être pas homogène ; elle l'est sous l'angle de mes travaux personnels et cela suffit à justifier mon plan et ma méthode.

Les recherches que je poursuis de concert avec M. Mosnier ne sont pas achevées, aussi n'en tirerai-je pas des conclusions prématurées. J'exposerai des faits, j'émettrai quelques hypothèses de travail et d'attente, en évitant de les présenter comme des certitudes (1).

Obligé, faute de place, d'amputer des trois quarts mon texte primitif, j'étudierai cependant, comme à ma conférence du 8 novembre ; la *Géographie physique* de la région de Glozel (2) (c'est-à-dire de tout le canton du Mayet-de-Montagne et partie des cantons voisins) ; les *Voies de communications antiques* ; les *Stations préhistoriques de surface* ; les *Mégalithes* et pseudo-Mégalithes ; les *Enceintes fortifiées*

1. Je remercie M. le D^r Capitan de ses conseils et de ses encouragements. Il a bien voulu m'exprimer tout l'intérêt qu'il attache à mes travaux, et c'est grâce à son initiative que j'ai l'honneur de les résumer ici.

2. Le nom patois est « Le Ciozet », ou mieux le « Cliozet » (le son est difficile à rendre ; on prononce Cl mouillé, à l'italienne. Même remarque pour le « Gluzel »).

proto-historiques ; les *Souterrains-refuges* ; les *Ateliers* de verriers et de céramistes ; j'ajouterai enfin les *Constructions gallo-romaines*.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La chaîne des Monts du Forez s'avance face au Nord entre les deux vallées jumelles de la Loire et de l'Allier, tel un cap effilé entre deux golfes profonds. Ses chaînons étagés, dominant tous de vastes plaines, sont de merveilleux observatoires.

Trois rameaux divergents constituent les derniers reliefs septentrionaux. Le plus élevé, d'un beau dessin harmonieux et ample, rappelle certains massifs vosgiens ; sa végétation sombre de sapins lui a valu le nom de Bois-Noirs. Son sommet majeur est le Montoncel (1292 m.) dont l'immense horizon circulaire s'étend des Alpes aux Dômes, du Vivarais au Morvan.

Le rameau le moins élevé se détache du précédent et s'allonge, étroit et quasi rectiligne, jusqu'au plateau du Mayet devant lequel il s'étale brusquement comme la barre d'un T. C'est le chaînon des Bois-Bizin. Il porte une cime aiguë : le Roc Saint-Vincent (932 m.).

La Madelaine, troisième rameau, n'a pas de pic saillant, mais de larges voussures couvertes de hêtraies qui s'élèvent à 1165 m. au bois de l'Assise.

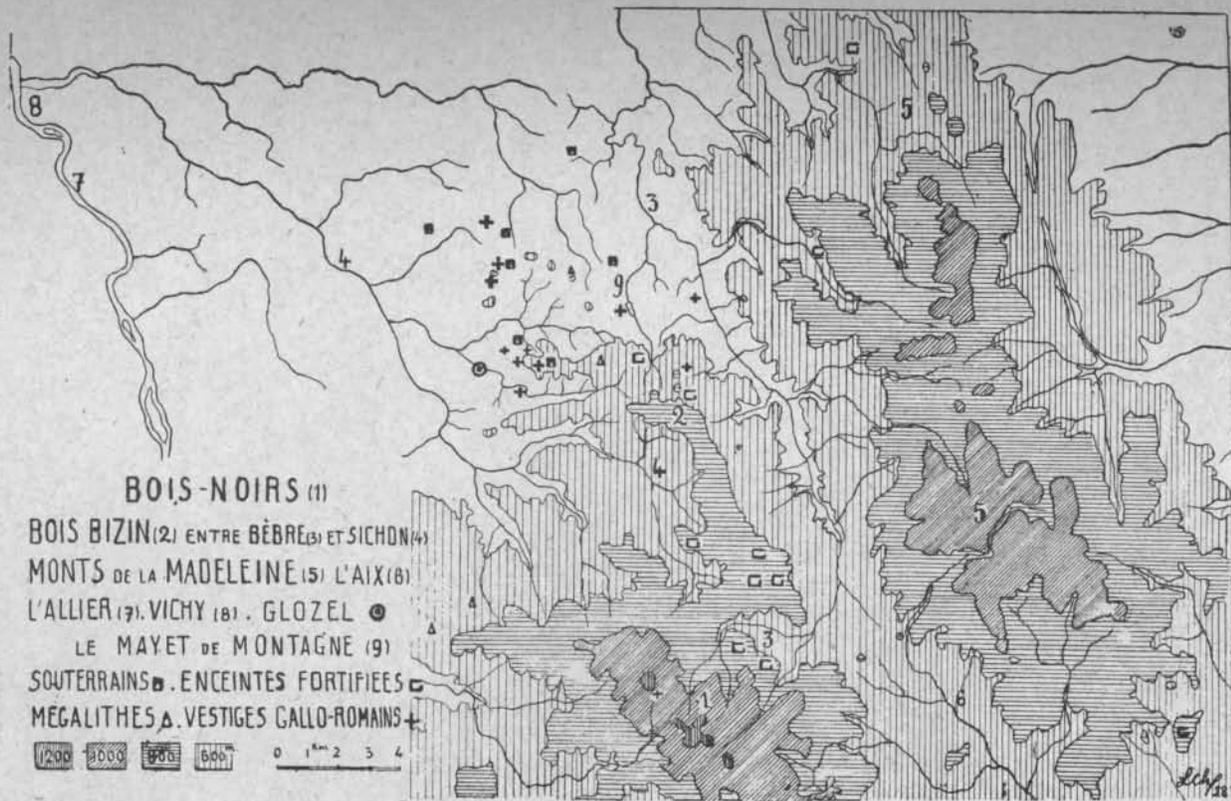
Les vallées de l'Aix et de la Bèbre, affluents de la Loire, celle du Sichon affluent de l'Allier, limitent ces trois massifs entre eux.

Entre Bèbre et Sichon, au nord et dans le prolongement du rameau médian, des plateaux très découpés (du Mayet, de Molles, d'Isserpent) s'abaissent par gradins vers Vichy et vers Lapalisse. Le champ de Glozel est situé non loin du rebord ouest du plateau du Mayet, sur la rive d'un ruisseau issu des croupes terminales des Monts Bizin.

Les 9/10 de ces terrains sont granitiques, mais le long de la Grande Faille du Forez (qui suit le Sichon, l'Aix et la Haute-Bèbre) apparaissent des sédiments carbonifères et précambriens (schistes ardoisiers, schistes micacés, lentilles calcaires de Ferrières) et des filons métalliques (cuivre de Charrier, plomb argentifère de Ramillard).

La nature des terrains explique le modelé de ces vieux monts usés : profils surbaissés des sommets, profils courbes et pentes adoucies des vallées résultent des érosions glaciaires ou des amoncellements de neige.

On voit très peu de landes incultes ; d'importantes forêts couronnent les montagnes ; l'abondance des sources a permis la dissémination des lieux habités à toutes hauteurs. Les populations paraissent avoir répugné à se fixer au fond des vallées secondaires qui sont en



général très étroites ; mais les croupes, les plateaux ont été l'objet d'un choix privilégié. Cette observation s'applique d'une façon particulièrement évidente aux abords immédiats de Glozel.

Aux époques anciennes, la même loi semble avoir prévalu et l'on retrouve des habitats en plus grand nombre sur les hauteurs, à proximité des voies de crêtes.

VOIES DE COMMUNICATIONS ANTIQUES

Il m'a paru intéressant d'étudier les voies qui ouvraient nos montagnes aux migrations, aux trafics d'un bassin fluvial à l'autre. N'a-t-on pas dit que les routes furent les premiers monuments humains, bien antérieures aux premières constructions et parfois plus durables en leurs sillons sans cesse renouvelés.

De mes recherches en cours, qui sont encore inédites, je tirerai les conclusions suivantes :

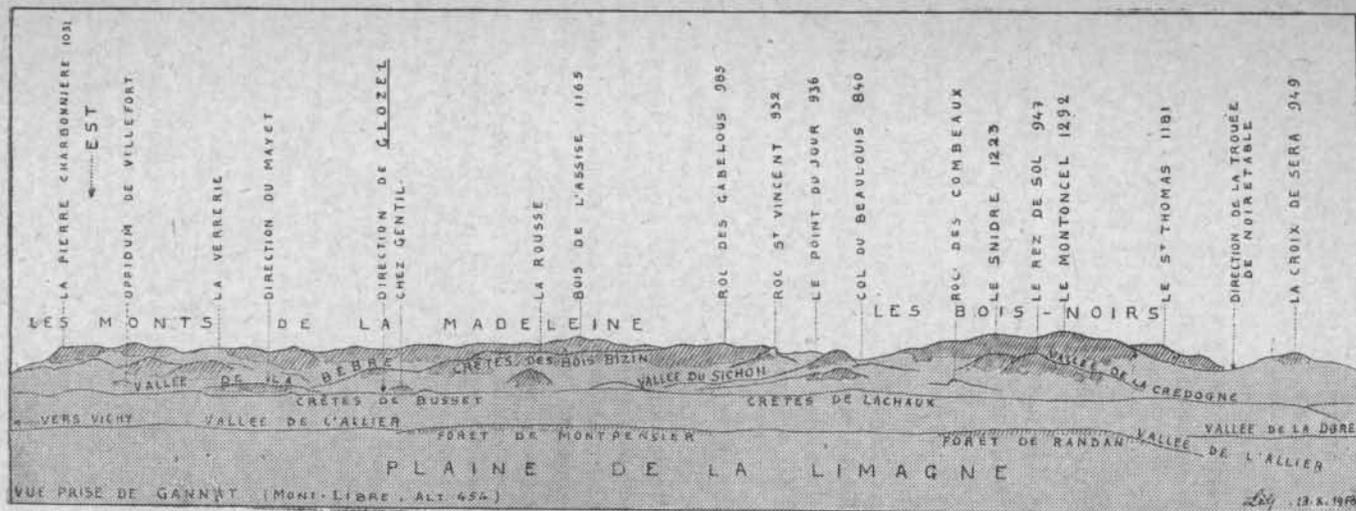
1° Une grande voie directe (que j'appellerai « Voie du Bizin » du nom des crêtes boisées qui la portent pendant 15 km. à une altitude moyenne de 900 m.) menait des rives de la Loire aux rives de l'Allier, de Feurs à Vichy, par la trouée de Saint-Priest-Laprugne ;

2° L'itinéraire que j'ai reconstitué (par un travail préparatoire de cartographie datant de 18 ans suivi de vérifications récentes sur le terrain) est jalonné par une série d'enceintes fortifiées et par les restes de villas gallo-romaines. Il ne nécessite aucun ouvrage d'art et parcourt 40 km. du gué de la Bèbre (moulin Saint-Priest) à Cusset, sans franchir un ruisseau ;

3° Les empierrements, que j'ai trouvés sous d'épais taillis à la Rousse, larges de 15 à 17 m., bordés de pierres levées, ne constituent pas la voie romaine classique, mais sont les restes d'un chemin gaulois ;

4° Sur toute la longue crête boisée du Bizin, c'est-à-dire depuis le moulin Saint-Priest jusqu'au plateau du Mayet, cet itinéraire est réduit au rang de mauvais sentier forestier, mais des souvenirs restent attachés aux lieux qu'il dessert, témoignant de sa fréquentation et de son importance jusqu'aux temps modernes (Roc des Gabelous). Les anciens du pays le nomment encore Chemin de la Ligné (l'armée protestante de Poncenat y passa, en 1567, marchant sur Vichy après la bataille de Champoly) ;

5° Le plateau du Mayet (et j'envisage, plus particulièrement, la partie voisine du bourg qui se nomme le Plan d'Echaux) était et est resté le carrefour, le marché de nos montagnes ; il s'en détachait vers le



Le versant bourbonnais et auvergnat des Monts du Forez, au nord de la Trouée de Noirétable. — Vue prise de Gannat. (Distance de Gannat au Bois de l'Assise : 50 km à vol d'oiseau).

Remarquer : 1° les nombreux promontoires visibles de la plaine, dont beaucoup ont été fortifiés aux époques préhistoriques ; 2° les importants massifs forestiers ; 3° le profil des Bois Bizin, qui, entre la Bèbre et le Sichon, portent la Voie gauloise depuis le plateau du Mayet jusqu'au Roc des Gabelous et à l'oppidum du Point du Jour, et de là au versant oriental des Bois-Noirs, en direction de Feurs par la trouée de Saint-Priest-Laprugne.

nord, descendant la pente naturelle du sol, une voie parallèle à la Bèbre qui rejoignait la grande voie transversale venant de Lyon et Roanne par Saint-Martin d'Estreaux.

Je publierai ultérieurement le détail de ces tracés, ainsi que d'autres que j'ai relevés.

STATIONS PRÉHISTORIQUES DE SURFACE

Les agriculteurs recueillent un peu partout des objets des époques paléolithiques et néolithiques, car les stations de surface sont relativement communes dans la région. Celles de Bost de Feuilles-Rousses, des Armillons, des Accarins sont connues depuis longtemps. Celle d'Isserpent est la plus intéressante ; M. de Freix de Figon y recueille, à fleur de terre dans ses propriétés du château de Beauplan, de magnifiques pointes de flèches, avec ou sans pédoncule, des haches taillées ou polies, des grattoirs, des lames, de nombreux éclats, ce qui fait supposer qu'un atelier existait dans le voisinage.

MÉGALITHES

Vers 1900, on étudia dans le Haut-Bourbonnais des rochers dont les formes curieuses paraissaient résulter d'un travail humain. Mon père, intéressé par les problèmes qui étaient soulevés, guida des chercheurs vers les mégalithes ou pseudo-mégalithes qu'il connaissait et qu'il photographia pour illustrer les publications qui parurent à cette époque. Je fus de bonne heure mêlé à ces recherches. Ces monuments de pierre brute sont donc pour moi de vieilles connaissances et le goût de la préhistoire me vint sans doute de cette précoce fréquentation.

On eut le tort de voir des mégalithes partout et de prêter sans preuves à de vulgaires rochers un rôle qu'ils n'ont jamais tenu. Les pierres à bassins notamment devinrent des pierres à sacrifices, grâce à l'imagination des auteurs qui négligeaient l'explication trop simple de la formation naturelle des coupelles. Ces pierres se rencontrent en général sur les sommets où perce l'ossature de la montagne et sur les plateaux, à l'état de blocs isolés en forme de boules (Ex. le Rez des Grands Boles). On peut admettre avec vraisemblance que les eaux météoriques, agissant sur des granits non homogènes, en ont désagrégé les parties tendres ; que les dépressions ainsi formées se sont arrondies et élargies en de vastes bassins, lentement mais sûrement, par la force dissolvante des eaux, par le frottement des sables et des graviers entraînés dans le tourbillonnement des vents.

Mais si l'on peut justement attribuer à des phénomènes naturels la régularité circulaire de certaines cuvettes, on ne saurait expliquer sans l'intervention de l'homme la régularité de certaines autres qui offrent une ouverture polygonale et des signes cruciformes profondément incisés (1).

Si donc, il ne faut pas voir un mégalithe dans tout rocher de forme bizarre, ni interpréter les pierres à bassins comme les autels d'un culte barbare sur lesquels on a immolé des victimes humaines, il ne faut pas non plus nier l'existence des traces authentiques d'aménagement que présentent certaines grandes pierres de nos montagnes (2).

LES ENCEINTES FORTIFIÉES.

Pour qui possède la parfaite connaissance du pays, de son relief, de ses lieux dits et de ses habitants, il est aisé de repérer et d'étudier les bastions naturels sur lesquels depuis les temps préhistoriques se sont succédé les ouvrages fortifiés.

Je citerai un certain nombre d'enceintes dont j'ai relevé le plan et celles aussi où j'ai commencé des fouilles avec M. Mosnier.

Sur un sommet isolé de la Madeleine au front chauve et étroit, voici d'abord l'enceinte elliptique du *Rez des Ecoliers* (40 m. de grand axe). La muraille faite de moëllons de granit de petit volume mesure 3 mètres de largeur à la base, y compris les éboulis ; elle est interrompue à l'Ouest par une brèche qui était sans doute l'entrée. Cet ouvrage de dimensions restreintes, sur un piton facile à défendre, mais dépourvu d'eau, réalise le type du refuge temporaire ou du petit poste d'observation satellite d'un plus vaste camp.

Sur les pentes ou sur les plateaux voisins des crêtes se trouvent les emplacements plus importants de véritables villages fortifiés, aménagés en vue d'une occupation permanente, pourvus de sources ou proches de points d'eau. Les cases aux murs de pierre sèche sont rectangulaires (plus rarement rondes ou elliptiques), souvent jumelées et enterrées à moitié ; le foyer s'abrite à l'extérieur dans un réduit en demi-lune. Elles sont protégées par des murs cyclopéens, des levées de terre, des fossés qui renforcent les défenses naturelles (escarpements, marécages, etc.). Autour, des terrains peu fertiles mais cultivables, des pâturages et des bois, permettaient sans doute, autrefois comme de nos jours, de lever des récoltes, de paître les trou-

1. Rocher du Vagnon et sa coupelle dont le fond est entaillé d'un X.

2. Par ex. la boucle de granit du Rôc des Combeaux.

peaux et de se chauffer pendant l'hiver qui est rigoureux sur ces hauteurs.

À cette catégorie appartiennent les enceintes qui jalonnent la voie de crête des Bois-Bizin. J'ai reconnu et décrit vers 1910 sous le nom d'*Oppidum de la Loge*, la première enceinte que l'on rencontre en abordant les pentes boisées quand on vient du Mayet. Si l'on continue de monter, toujours en direction du Sud, mais en s'écartant tantôt à gauche, tantôt à droite de la voie gauloise, on voit successivement les habitats suivants. L'enceinte du *Pré-Gallin* dont les 7 cases dessinent sous les ombrages des fayards, le plan en relief de l'antique village. Le *Rez Souzbrun* dont les flancs portent des cases rondes. L'énorme *Roc Saint-Vincent* dont les satellites reliés par des murailles de pierre brute abritent des fonds de cabanes que j'ai découverts récemment sous une végétation épineuse quasi impénétrable. Enfin et surtout le *Point du Jour*, vaste camp retranché de 2 km de tour, couronnant la montagne de 936 m. d'altitude qui sépare la haute vallée de la Bèbre et celle du Sichon et qui commande les débouchés de la Trouée de Saint-Priest-Laprugne (1).

Là, deux centres d'habitation et de défense, situés de part et d'autre du sommet, sont reliés par une ceinture naturelle de rochers (2). Le groupe de l'Ouest (Murs Fontbelle) offre l'aspect d'un ouvrage militaire. De puissants murs (dont l'un est long de 160 m) aboutissent à une enceinte elliptique de 120 m. de tour qui circonscrit une aire parfaitement plane. Une source, un réservoir d'eau, six cases rectangulaires sont sous la protection de ce système défensif. Avec M. Mosnier, en fouillant une des cases jumelées, nous avons trouvé à 1 m. 50 de profondeur, dans un réduit en demi-lune, les dalles d'un très vaste foyer recouvertes d'échantillons variés de poteries gauloises et de charbon de bois (qui provenait d'une essence encore très commune dans le pays : le sapin). Des sondages superficiels en divers autres points nous ont donné des tegulae, des tessons gallo-romains ; preuve que si l'oppidum fut construit longtemps avant l'ère, il fut occupé et utilisé aussi après la conquête (occupation sans doute précaire, car on ne voit aucune construction avec mortier, aucune trace de ciment romain).

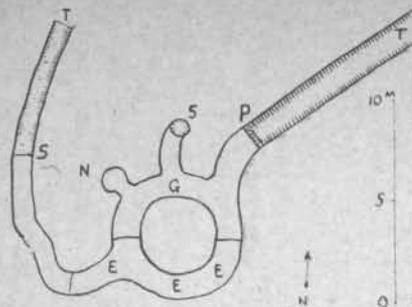
Deux autres postes semblables dominant l'autre rive de la Bèbre en face du Point du Jour. Ce sont les enceintes de Beauregard et du Plan Peubrin sur une croupe des Bois-Noirs.

1. Seuil de 730 m. entre Bois-Noirs et Monts de la Madeleine.

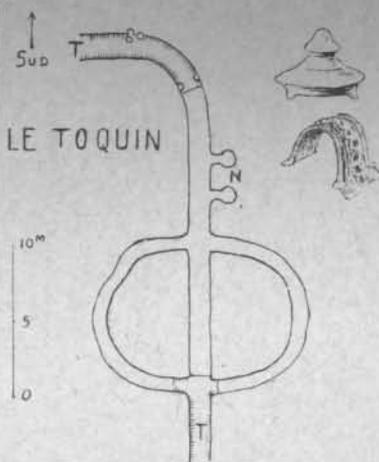
2. Dont plusieurs ont été qualifiés, à tort, de menhirs.

LE CLUZEL

TRANCHÉES D'ACCÈS: T. NICHE: N
GALERIE ANNULAIRE: G. EFFONDREE EN E
ENTREE PRINCIPALE: P. SECONDAIRES: S



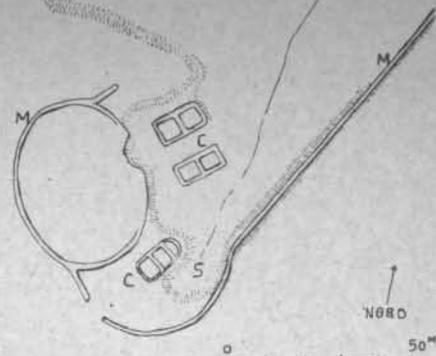
LE TOQUIN



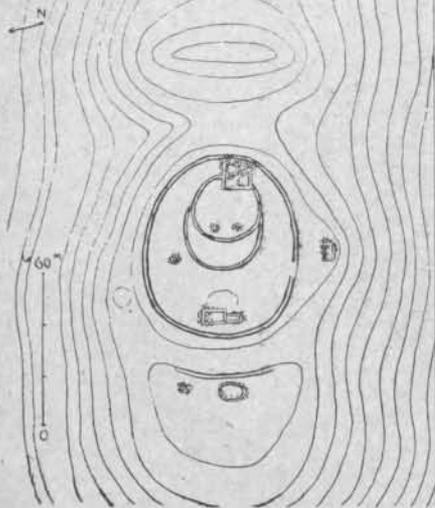
LE FOYER DE PALISSARD



LE POINT DU JOUR (ALT 900M)
MUR CYCLOPEEN: M. CASES: C
SOURCE: S



VILLEFORT ÉPERON BARRE



VILLA GALLO-ROMAINE

CHEZ GENTIL



LES MEULES



PIERRE DU CLUZEL

BRIQUE A CUPULES
ET
MENHIR A CUPULES
DES
BOIS-BIZIN



REPRODUCTION DE
GALETS
GRAVES DE PUYRAVEL.
COMPAREZ LEURS SIGNES A CEUX
DES PLAQUES:

PLAQUE D'ARGILE CUITE
DE CHEZ GENTIL

Villefort, placé près d'une voie de pénétration de la Madeleine, procède d'un principe de fortification un peu différent. C'est un magnifique éperon barré. L'enceinte ovoïde de 200 m. de tour et la barre qui ferme le col sont constituées par des levées de terre que des fossés profonds de 5 à 7 mètres renforcent aux points faibles. Les habitats sont groupés aux deux pôles de l'ovoïde. Les orbés de deux talus secondaires divisent l'aire intérieure en croissants emboîtés dont les cornes enserrant le pôle principal qui paraît être un réduit central de défense. Deux bastions extérieurs avec murs et cases flanquent l'ouvrage au Sud près de l'entrée et à l'Ouest sur la pointe de l'éperon.

LES SOUTERRAINS

Les souterrains sont très nombreux dans la montagne bourbonnaise où le sol, par sa nature, s'est prêté à leur multiplication. On en trouve dans toutes les régions où le sol arable recouvre les bancs de ce granit décomposé que l'on appelle du « gorre » en patois local. Le gorre se prête à merveille à la sape. Point n'est besoin de boisage de soutien ; et c'est ce qui explique l'étonnante durée de ces hypogées. Avec un pic rudimentaire de bois durci, ou de corne ou d'os, le creusement a dû assurément être long, mais possible. Le métal n'a pas été indispensable pour désagréger les éléments de cette roche pourrie : feldspaths en voie de transformation argileuse, cristaux de quartz et fines paillettes noires de mica magnésien.

Dans ce pays accidenté, aux croupes arrondies, tailladées d'étroites et courtes vallées, les souterrains sont en général creusés sur les pentes, à mi-distance du sommet aride et du bas-fond marécageux : moyen-terme adopté sans doute à la fois par souci du point d'eau et par crainte des inondations. S'ouvraient-ils sur des revers ensoleillés où les habitants de ces sombres caveaux pussent réchauffer leurs membres en revenant au jour ? Pas même. C'est ainsi que sur 12 d'entre eux, 5 occupent un versant tourné vers l'Est, 3 vers l'Ouest, 3 vers le Nord et 1 seul vers le Sud.

Sauf à Puyravel, les ouvertures sont multiples et disposées de telle sorte que la ventilation, l'évacuation des eaux d'infiltration ou de ruissellement soient assurées. Au point le plus déclive, un orifice haut et large aboutit à une tranchée pavée de gros blocs de quartz par où s'écoulent les eaux. A l'ouverture d'amont correspond une tranchée d'accès plus courte, incurvée, sorte de demi-tour de spire avec

marches taillées. La galerie principale (1), parfois très courte, suit la ligne de plus grande pente du terrain et sa voûte ne s'enfonce jamais à plus de 2 mètres de la surface.

On voit par tous ces éléments communs qu'une parenté indiscutable unit tous ces souterrains, ce qui implique une même origine et sans doute aussi une même destination. Mais ce qui rend la parenté encore plus évidente, c'est l'existence, dans le plan de chacun, d'une galerie circulaire, véritable anneau creux auquel conduisent les boyaux d'accès tangents ou rayonnants. La masse rocheuse circonscrite par l'anneau a été décrite sous le nom de pilier central, terme impropre évoquant l'idée d'une salle et d'un support de voûte qui, en fait, n'existent pas. La solidité du gorre aurait pourtant permis de creuser des chambres spacieuses ; j'en ai vu dans un gneiss granitique de même dureté aux Tunes du Cluzeau (Vanosc, Ardèche) (2). Mais les primitifs mineurs de notre région n'ont pas su dégager la formule du véritable pilier, de la colonne étayant la voûte, qui était en germe dans le dispositif de galerie annulaire qu'ils avaient inventé. Leurs souterrains sont étroits, on n'y peut rien entasser en abondance sans boucher le passage, et les petites niches profondes d'un mètre (qui n'existent d'ailleurs qu'au Toquin, au Cluzel, à Lucé) constituent dans les parois des ressers de capacité négligeable.

Deux souterrains, notamment celui de Madard, partent chacun d'une chambre à ciel ouvert qui devait être l'habitat proprement dit, car on y trouve des foyers et de nombreux objets d'usage.

Là où ces chambres n'existent pas, c'est près des tranchées d'accès que l'on trouve les foyers et les objets mobiliers.

Les entrées devaient être fermées par des portes, car on voit à l'extérieur, de chaque côté de la bouche du souterrain, dans les parois de la tranchée, des entailles verticales destinées selon toute vraisemblance à recevoir des poteaux d'huissierie. A l'intérieur, d'autres entailles en L renversé réalisaient, par la simple manœuvre d'une barre de bois, un ingénieux système de fermeture à baïonnette.

J'ai vu dégager des entrées entièrement murées. Il ne s'agissait pas d'obstruction par éboulis, mais de vrais murs de quartz soigneusement édifiés. C'est ce fait de l'obturation volontaire, réalisée au surplus avec des matériaux sélectionnés, qui amena le Dr Tricot-Royer à me dire un

1. Hauteur 1 m. 20 à 1 m. 60. Largeur 1 m. à 1 m. 40. Les galeries secondaires sont plus étroites. La longueur totale du plus grand ouvrage (Le Toquin) atteint un développement de 45 m.

2. Il en existe une, ronde, au souterrain de Lucé (Creneau, Loire).

jour en parcourant le Toquin que je lui faisais visiter : « J'ai l'impression d'être dans une nécropole. » Est-il possible que les grands vases grossiers de facture gauloise, dont on a retiré partout tant de débris, soient des urnes funéraires ? J'ai envisagé avec attention cette hypothèse en découvrant le bizarre foyer de Palissard que je vais décrire et qui, avant son dégagement complet, pouvait passer pour un four crématoire.

Dans une plate-forme de gorre, près du bord de la rampe qui descend en pente douce à la bouche du souterrain de Palissard, je découvris un jour, en pratiquant des sondages avec les propriétaires, MM. Planche, une large excavation d'où la curette ramenait de la cendre, de l'argile plastique, de l'argile cuite et des os calcinés. Je réservai pour plus tard la fouille méthodique et l'on attendit la venue prochaine du Dr Capitan. Le trou fut vidé en sa présence par M. Mosnier, aidé de MM. Brun, Barraud, Morand et de moi-même.

Qu'on imagine le creux d'un tonneau qui serait placé debout ; cela représente assez bien la cavité du foyer, dont le diamètre d'ouverture est d'un mètre. Les couches archéologiques s'étageaient de la façon suivante : en haut, de l'argile plastique, rouge, assez fine, ayant subi un commencement de cuisson ; puis des cendres, du charbon de bois, des quartz, de petits ossements. Enfin, depuis la partie moyenne jusqu'au fond (1 m.), plusieurs lits superposés de larges et épaisses plaques d'argile cuite gardant l'empreinte profonde de branchages de la grosseur d'un doigt, consumés en totalité ou réduits à l'état de charbon. Entre ces plaques, des débris de vases grossiers de grandes dimensions, faits à la main et de technique fruste. A côté du grand foyer et sans communication avec lui (ce qui élimine l'idée de cheminées de tirage), deux cavités cylindriques de 15 cm. de diamètre et profondes de 50 cm. contenaient des charbons, des quartz et des tessons.

L'hypothèse de four crématoire ne résiste pas à l'examen attentif des petits débris d'os calcinés où l'on n'identifie rien d'humain. Un foyer de cuisine ? il ne serait pas bourré de briques à rainures. Un four à céramique ? quoique assez vraisemblable, cette dernière hypothèse n'explique pas tout le dispositif trouvé.

A l'entrée du souterrain de Chappe, les mêmes briques à rainures existent, provenant d'un foyer détruit.

Ce qui est certain, c'est qu'à l'entrée de tous ces abris on a fait du feu en de plus petits foyers, ceux-là nettement pour les besoins de la cuisine.

Plusieurs souterrains étaient ouverts encore de nos jours ; l'effondrement des voûtes sous le poids des bœufs de labour en fait décou-

vrir de temps en temps. Tous ont été violés au cours des âges, les hommes qui les creusèrent ne sont donc pas les seuls à y avoir laissé des traces de leur occupation. Cependant, malgré la présence de débris du moyen âge, malgré la proportion importante de débris gallo-romains, le fond commun de l'élément céramique trouvé dans ces abris est gaulois. Certaines pièces sont peut être néolithiques, mais malheureusement aucune poterie n'est entière et les tessons sont le plus souvent trop insignifiants pour que l'on puisse fixer exactement leur âge.

Je décrirai et situerai rapidement quelques souterrains :

Martinière : Près de la gare du Mayet. J'y ai pénétré en 1904. La tranchée du chemin de fer l'a coupé en deux tronçons.

La Goutte-Barnier : Ce refuge effondré par des bœufs en 1918 (ouvert en 1928, mais non fouillé) est creusé sur le revers Nord du plateau de chez Gentil, à 1 800 m. de Glozel. On pénètre directement dans sa galerie annulaire par une brèche accidentelle ; ses entrées anciennes sont encore inconnues. Rien n'y a été recueilli.

Le Cluzel : Ce souterrain était plein d'eau quand fut dégagé l'un de ses orifices (1^{er} mai 1928). Dans l'ignorance où l'on était de son plan, plusieurs tentatives pour le vider restèrent infructueuses, jusqu'au jour où l'on trouva et débaya la tranchée qui mène à son ouverture principale. C'est dans cette tranchée, près de l'entrée souterraine, à 3 mètres de profondeur, que gisait une curieuse pierre incisée. Des traits nets et sans bavures sont gravés sur les méplats de ce dur granit. Doit-on y voir des caractères alphabétiques ? Sur une face les signes K et X se détachent nettement ; mais, sur l'autre, comment interpréter l'arborescence qui surmonte une manière d'A obliquement couché ? C'est un travail évident de main d'homme et qui intéressera sans doute les épigraphistes.

Les fouilles effectuées par les soins des propriétaires MM. Lamy (1) ne sont pas achevées. Il reste à débarrasser le sol des galeries de l'épais limon qui le recouvre. Ce limon, qui recèle à coup sûr des objets intéressants, provient de matières organiques ; sa couche profonde a l'aspect et la consistance du savon noir, sa couche superficielle où la décomposition est moins avancée est comme feutrée de débris végétaux.

Palissard : situé à 500 m. du Cluzel, dans la même vallée. J'ai décrit son intéressant foyer. Outre les poteries gauloises, on a extrait de sa tranchée d'accès, deux silex taillés, deux moëllons de granit in-

1. Nous tenons à remercier publiquement MM. Lamy qui ont bien voulu associer à leurs recherches M. Mosnier et moi-même.

cisés, un broyeur et deux fragments de plaquettes d'argile fine, rouge, bien cuite, portant des signes qui, sur l'une pourraient se lire V renversé, I, X, ou XIV en chiffres romains, dans l'orientation opposée.

Chappe : fouillé par MM. Lamy, possède comme le Cluzel un système de fermeture à baïonnette et des briques à rainures comme Palissard.

Ces quatre souterrains, et celui de Puyravel que je réserverai pour la fin, font partie d'un même groupe qui jalonne la voie gauloise des crêtes dont j'ai parlé précédemment.

Le Toquin et Madard sont situés plus au Nord (vers le seuil où les Monts de la Madeleine s'abaissent à moins de 500 m.) dans la région d'Arfeuilles où passait également une voie très importante.

Le Toquin : C'est le plus vaste et le mieux conservé des souterrains de la région, le plus solide aussi, car sa roche est très dure ; son plan très simple rappelle la lettre Φ . Il était ouvert depuis 60 ans ; des enfants en ont autrefois retiré des vases entiers qui furent détruits. Lors des fouilles de cette année, on n'a plus trouvé que des fragments (un couvercle à bouton de préhension est la seule pièce de céramique intacte). Les anses et les panses des vases sont décorées d'une bandelette collée à coups de pouce ; les empreintes du pouce se succèdent à intervalles réguliers visant à l'effet ornemental. Comme autres objets : une fusaïole en terre cuite, une pierre incisée, un broyeur et deux haches en pierre polie (l'une de couleur verte, bien travaillée, ne porte aucun signe ; l'autre plus grossière porte un dessin très fruste, aux traits maladroits, hésitants et enchevêtrés où l'on croit deviner une figuration d'animal).

Le propriétaire du Toquin, M. Léon Barret, qui a fait dégager entièrement ce souterrain, est animé, comme MM. Lamy, d'un louable esprit de curiosité scientifique et d'une même passion pour l'histoire de nos montagnes. Son effort ne doit pas rester stérile ; le Toquin mérite d'être classé.

Madard : fouillé par M. Moutet, propriétaire, aidé de MM. Brun, Barraud et Marc Déchelette, possède une chambre à ciel ouvert (1) dont le toit (sans doute fait de branchages et de mottes de gazon) devait être soutenu par des poteaux encastrés dans les entailles qui se voient sur les parois. Au centre de cet habitat on a trouvé un foyer ; dans un angle une étroite tranchée conduit à la bouche du réduit souterrain.

Les pièces du mobilier de Madard sont nombreuses mais hétéroclites. Des débris de céramique peut-être néolithique voisinent avec

1. Longueur 4 m. 80, largeur 2 m. 60, profondeur 2 m.

des fragments de vases gaulois de 20 cm. d'ouverture, avec des vases gallo-romains très grossiers, avec des monnaies de bronze romaines, et même avec des vases du moyen-âge décorés de bandes rouge-brique.

Puyravel : J'ai réservé une place à part à ce souterrain pour de multiples raisons. C'est le seul jusqu'à ce jour où l'on ait trouvé des galets gravés de dessins et de signes dits glozéliens. C'est le seul qui ne soit pas creusé dans le gorré, mais dans un granit moins décomposé, beaucoup plus dur et qui se clive presque à la manière d'un schiste. C'est le seul qui soit situé presque au couronnement d'une crête. C'est le seul enfin qui ouvre au midi, et c'est le plus petit. Il est réduit à l'anneau creux circonscrivant un pilier de 8 m. de tour. Il a été fouillé par M. Léon Fradin (de Ferrières). Parmi les objets trouvés qui ont été publiés (têtes d'animaux et caractères-gravés), je signalerai les deux galets suivants : 1^o celui qui porte les lettres NIX (à rapprocher des lettres similaires de la plaquette d'argile de Palissard) ; 2^o celui qui porte un signe en forme d'arbalète au milieu d'autres caractères glozéliens (à rapprocher du signe de la plaque d'argile trouvée sur les meules gallo-romaines que je décrirai plus loin).

LES ATELIERS

La première découverte faite à Glozel en 1924 fut celle d'une construction dite fosse ovale, que l'on qualifia successivement de four de verrier, de tombe, de four à incinération. Ses parois étaient composées, pour une part, de briques très cuites, vitrifiées même, qui furent désignées sous le nom de briques à cupules (1). Autour de la fosse ovale et dans tout le champ de Glozel on a découvert aussi, en surface comme à 50 et 70 cm. de profondeur, des fragments de creusets de grès à bords incurvés de couleur gris bleuâtre, très durs, très cuits jusqu'à vitrification dans la masse et ayant conservé, adhérent à leur face intérieure, une couche de la substance qu'ils servaient à fondre : verre ou émail.

A-t-on trouvé dans la région d'autres fosses ovales, d'autres briques à cupules, d'autres creusets de grès ? Oui et c'est là un fait nouveau que je signale pour la première fois.

Je lisais récemment sous la plume d'un collaborateur du *Mercur*

1. Rappelons en passant que certaines briques à inscriptions trouvées dans ou autour de la fosse ovale ressemblent aux briques à cupules qui entrent dans la composition des murs ; que la deuxième trouvée « porte d'ailleurs au revers avec trois signes, six cupules profondes et deux sur un côté ». Cette remarque ne doit pas être sans intérêt pour ceux que passionne la question de l'âge de Glozel.

de France qu'il « n'existait nulle part en Bourbonnais et peut-être même en France des poteries de grès analogues à celles de Glozel, problème systématiquement laissé dans l'ombre ». Eh bien ! mettons le problème en lumière et présentons nos briques à cupules et nos creusets.

Le *Bois du Four* : En parcourant un jour avec M. Mosnier le massif forestier du Bizio, une série de monticules attirèrent notre attention. C'étaient à la lisière d'un bois, aux abords d'un réservoir demi-comblé, des amas de pierres où quelques hêtres sans vigueur plongeaient leurs racines. Une tranchée fut bientôt faite qui nous donna en abondance : briques à cupules, briques à mamelons, creusets, résidus calcinés, meules de granit poli, enfin un curieux menhir à cupules (1). Tous ces débris proviennent d'un atelier détruit (2). Je suppose que les briques constituaient les parois d'un four ; leur forme de pyramide tronquée était propice à la construction d'une voûte hémisphérique. Les pointes tronquées formaient par leur juxtaposition la concavité de la voûte ; en effet ce sont elles qui ont reçu le coup de feu ; la pâte y est fondue et vitrifiée. Modelées grossièrement, creusées de cupules sur plusieurs faces, ces briques étaient probablement d'abord séchées, ensuite assemblées et jointoyées à l'aide d'une argile encore molle qui pénétrait dans les cupules et bouchait les interstices. L'ensemble, après séchage définitif, offrait une homogénéité, une cohésion parfaite et pouvait être livré à la flamme (3).

Les sillons du champ voisin du gisement sont jonchées de creusets de grès et de poteries de terre. J'ai recueilli notamment, à 20 m. de l'emplacement du four, une anse d'amphore et un petit fragment de vase en terre blanche fine, portant sur la panse une bande rouge-brique dont l'âge a pu être déterminé par M. Mosnier qui possède,

1. Bloc pyramidal de granit taillé, présentant sur une face huit cupules (dont le diamètre est 3 à 4 cm., la prof. 3 cm.) distribuées, non au hasard mais dans un ordre voulu. Il s'apparente aux menhirs anthropomorphes et aux pierres à cupules de l'époque dolménique. Aucune trace de feu n'y est visible, ni marque d'usure ou de polissage. Ce n'était pas un objet d'usage comme les meules, et l'on peut se demander, même au cas où il serait plus ancien que le four, s'il n'avait pas aux yeux des ouvriers antiques un caractère, ou magique ou sacré.

2. Le propriétaire, M. Carton, en m'accordant obligeamment l'autorisation de fouiller, m'apprit que des fours intacts avaient été vus autrefois par son père dans un champ voisin. Je les rechercherai.

3. V. dans E. Reclus (*L'Homme et la Terre*, t. 1, p. 205) la photo de fours de potiers de la vallée du Nil. Ce sont de simples calottes sphériques percées au sommet d'un orifice circulaire (sur la tranche auquel se voit le mode d'assemblage des briques). Je ne crois pas me tromper beaucoup en attribuant une forme analogue aux anciens fours de nos montagnes.



Le Plateau du Mayet et les éperons du Bizin. Les abords de Glozel.
 Les chemins ruraux qui desservent les champs de fouilles décrits dans le texte sont indiqués, et les meilleurs itinéraires pour piétons sont jalonnés par des flèches. (Chemin de fer C. F. E. Vichy-Lavoine) Stations : le Mayet et Ferrères, Halte : les Effayes).
 Les parties grises couvrent les zones d'altitude supérieure à 600 m. L'équidistance des courbes pointillées est de 50 m.

provenant du sous-sol de Vichy, un vase entier de même composition et datant du II^e-III^e siècle.

Cet atelier du Bois du Four serait-il donc gallo-romain ? Je ne saurais me contenter d'un seul fait pour étayer une affirmation qui serait grosse de conséquences. Car si les briques à cupules dataient du II^e-III^e siècle... on voit la suite.

L'atelier de chez Gentil : Sur le versant Est du plateau de chez Gentil, à 4800 m. de Glozel, il existe la sole d'un four. C'est une petite fosse ovale de 85 cm. de grand axe, ceinturée de blocs de granulite. La couche d'argile cuite qui la compose a 10 cm. d'épaisseur ; elle était recouverte de creusets dont l'un portant une couche de matière opaline qui est, non du verre, mais de l'émail.

Dans le même champ, appartenant à M. Gentil, 30 m. en contrebas, sur un terre plein, à côté d'un ruisseau, des meules ont été trouvées le 11 février, dégagées aussitôt par le propriétaire aidé de M. Mosnier et de moi, puis laissées en place sur notre conseil.

A une faible profondeur (0 m. 50), dans une aire rectangulaire (2 m. sur 0,70), deux demi-meules et deux meules entières sont fixées horizontalement dans un lit d'argile qui forme un sol compact et plan. D'autres moitiés de meules ont été arrachées par le coup de charrue qui révéla leur existence. Leur diamètre est de 0 m. 50. Toutes sont perforées en leur centre d'un orifice circulaire. Elles étaient utilisées à plat, dans leur position actuelle, comme meules dormantes ; leur face supérieure est usée et par endroits polie par le frottement de la meule tournante (non retrouvée). La matière à broyer devait être très dure, car elle a laissé sur le granit de la meule des sillons concentriques. Il ne s'agit pas d'un moulin à grains.

Un foyer existait dans un coin de l'aire rectangulaire où l'on a trouvé une grande quantité de fragments de creusets et de dalles d'argile rouge, des poteries, enfin et surtout une plaque de terre cuite, de la grandeur d'une petite paume de main, légèrement creuse, sur laquelle apparaissent des signes fort nets gravés avant cuisson. L'un d'eux, qui est entier, rappelle « l'arbalète » du galet de Puyravel (1).

Quand j'aurai cité les meules du champ de la *Forge*, de *Saint-Clément*, les fours du *Verret* près de Laprugne, les fours de *Lavoine* (trouvés par M. Blettery), sans oublier la *Verrerie* de Saint-Nicolas-

1. La brique gravée trouvée sur les meules de chez Gentil est probablement, comme ces dernières, d'époque gallo-romaine. Les galets de Puyravel portent des dessins et des caractères glozéliens. Un signe commun les unit. Quelles conclusions faut-il tirer de ces rapprochements contradictoires ?

des-Biefs (1), j'aurai donné un aperçu du nombre considérable d'ateliers de verriers ou de céramistes dispersés dans la montagne bouronnaise.

Je dis à dessein verriers ou céramistes ou même émailleurs, car jusqu'à ce jour on a uniquement parlé des premiers et jamais des seconds. Or je ne suis pas très sûr que les creusets aient été destinés à la fabrication du verre proprement dit (2). Et je me demande si les meules à bras ne servaient pas à broyer les sables quartzeux ou même les quartz purs (préalablement « étonnés », à 500 ou 600 degrés) qui constituent l'élément dégraissant des terres à céramique : si les creusets ne servaient pas à préparer les couvertes des vases ou des émaux qui ne sont autre chose que des verres très fusibles. Je connais dans le pays des filons de pierres qui ont pu se prêter admirablement à ce genre d'industrie. Au surplus j'ai présenté à la réunion du 8 novembre une preuve expérimentale de ce que j'avance, sous la forme d'un émail qui fut obtenu par la fusion d'une roche locale choisie par moi et qui ressemble à l'émail opalin d'un des creusets de chez Gentil.

CONSTRUCTIONS GALLO-ROMAINES.

Elles sont situées en bordure des anciennes voies. Je ne ferai que citer : l'aqueduc de la Credogne (dans les Bois-Noirs), les emplacements des villas du Buis, de l'Epinglier, du Cluzel (dans la commune de Mayet), celle de chez Gadet (com. d'Isserpent) (3).

Mais je décrirai la villa de chez Gentil où j'ai dirigé avec M. Mosnier les fouilles entreprises sur ma demande par les propriétaires, MM. Rebiron, qu'il convient de féliciter de leur zèle (4). Les subs-

1. Cette verrerie était encore en activité au XVIII^e siècle ; la date de son origine est douteuse, mais il est probable que les verriers de l'avant-dernier siècle opéraient encore, avec une technique évidemment différente, sur les emplacements de leurs prédécesseurs gallo-romains.

2. Les débris de verre existent, mais sont rares. On a pris souvent pour du verre des produits accidentellement vitrifiés ou des émaux.

3. Au village de Cluzel, des substructions de ciment rouge pavent la cour de la ferme. Dans un champ voisin on trouve en surface des poteries samiennes. Chez Gadet on a recueilli des grands bronzes de Nerva, Trajan, Adrien et un moyen bronze à patine verte, très bien conservé, à l'effigie de Galba.

4. J'insiste sur le nombre et l'importance des vestiges gallo-romains que j'ai trouvés sur les croupes qui dominent de 150 m. le champ de Glozel et bornent son horizon, à l'Est (près des villages de chez Demon, Oligner, chez Gentil, chez Guerrier). Sur la butte de Montgilbert, où de superbes ruines féodales du XII^e siècle occupent l'emplacement d'un ancien castrum, on exhuma en 1867, à l'insu des propriétaires, divers objets gallo-romains de bronze que le Musée de Lyon a achetés (un *prefericulum*, un plateau ovale et une patère).

tructions mises au jour couvrent une superficie de plus 130 m. carrés. Les murs épais de 70 cm. délimitent une série de petites chambres rectangulaires de dimensions inégales ; les parois et le sol de la plus petite sont revêtus d'un parement de ciment rouge, à grain fin, avec raccords arrondis dans les angles. Les parements muraux d'une autre pièce ont conservé une surface plane, lisse, blanche, avec des traces de peinture rouge. Des briques minces présentant sur leur plat des rainures ondulées paraissent avoir appartenu à des canalisations d'hypocauste

Le mobilier est représenté par de nombreux fragments de poteries samiennes avec sujets en relief (couverte rouge ou noire) ; par des poteries moins fines ayant des décors incisés à l'ébauchoir, ou des décors en relief genre barbotine (couvertes à reflets métalliques), par des poteries à pâte blanche ; par des verres irisés, notamment un fond d'amphorine ; par des monnaies (un moyen bronze de Claude, l'autre de Marc-Aurèle). J'ajouterai, provenant de champs voisins : une belle amphorine entière, à couverte rouge : une lampe d'argile en pâte blanche ; un mortier et un pilon. L'atelier du champ des meules, situé à 500 m. en contre-bas, était sans doute une dépendance de la villa.

Je ne tirerai pas de conclusions aujourd'hui, cette étude n'étant qu'un point de départ. Mon but actuel est de présenter des faits précis, avec un minimum d'hypothèses, et de promener le lecteur à travers ce beau pays du Mayet-de-Montagne que je connais bien et que j'aime, où l'on foule à chaque pas, sans y prendre garde, ces nombreux témoins des siècles passés qui suscitent des recherches patientes et... des querelles passionnées.

